

Un Noël d'autrefois

Pour celui-là, il ne fut que d'un temps. La famille était nombreuse. La pièce où se tenait le sapin, modeste. Les grands-parents prenaient de l'âge. Il fallut mettre le holà. Tout passe tout lasse, rien ne reste en l'état, telle une nouvelle fois est notre conclusion. Et puis aussi nous grandissions. Et en plus il faut considérer qu'il y a des temps propices à ce que telle ou telle manifestation se déroule dans sa plus grande plénitude, perdue un peu et puis inévitablement connaisse une fin.

Les aïeux avaient cinq enfants, dont l'un encore célibataire, où tout au moins, s'il venait de se marier à l'époque de ce qui pourrait bien avoir été notre dernier Noël de ce type, et qu'ils aient pu, lui et son épouse, participer à cette ultime fête, je n'ai pas souvenir que leurs enfants furent des nôtres. Pour le reste des cousins, en tout treize à la douzaine. C'est jour de Noël. Le 25 dès quatre heures de l'après-midi. Tout le monde est arrivé. On a laissé les habits au porte-manteau du corridor froid comme un frigo. On se rentre vite à la cuisine chaude où l'on s'est congratulé. On passe ensuite à la chambre arrière. Où nous devrions être 24 selon nos comptes. Cela paraissant impossible, admettons que plusieurs de ces oncles et tantes n'ont pas pu venir ou n'ont pas voulu participer. Pour mon père, qui, l'après-midi a toujours quelque chose à faire à la laiterie, c'est l'occasion de ne pas s'y rendre. Et s'il traîne ainsi les pieds, c'est qu'au fond il n'aime guère ces grandes réunions où l'on suffoque et qui le fatiguent, dit-il. D'ailleurs pour lui, cette absence, c'est sans regret. Bien au contraire. Mais pour nous, comment peut-on envisager de ne pas être ici. Impossible. Car c'est précisément ici en cette suffocation qu'est le cœur du monde. Dans cette pièce surchauffée, alors qu'on allume encore en plus le sapin. Mais qu'il est beau, là, tout près du bureau du grand-père que l'on ne saurait déplacer tant il est haut et tant il est lourd. Les cadeaux sont dessous l'arbre. Des tas vu le nombre des cousins et cousines. Mais attention, distribution retardée. Faut les mériter. D'abord des chansons. Ces beaux morceaux de Noël. Toujours les mêmes mais inusables. Et surtout celui qui nous ravit le plus : Dans la forêt près des grands monts. Ce titre est un poème. Il vous fait aller par l'imagination en ces grands bois de sapins, profonds, déjà tout noirs, et naturellement couverts de neige. Que c'est évocateur. Et que c'est beau Noël. La nuit est douce et l'homme ce soir est heureux où qu'il soit et quoique il fasse. Profitons, car il n'y a jamais que vingt-quatre de ces heures enchantées où l'on échappe pour une fois au monde ordinaire et où nous pouvons rejoindre celui béni de cette fête unique.

Et l'on chante donc. Deux ou trois cantiques, de ceux-là même que l'on apprend à l'Ecole du dimanche. On râcle. On tousse. Il fait si chaud qu'il est nécessaire d'ouvrir la porte qui donne sur le corridor. Là aussi une maison pleine de portes. Pas moins de trois pour cette pièce modeste. Pour mériter les cadeaux, il nous faudrait dire une poésie. Qui se présente ? Parmi les cousins ordinaires, le noyau, tous serrés les uns contre les autres pour mieux se cacher, personne. C'est alors que se présente notre cousine, la dernière, si menue, dans sa robe du dimanche, si

légère qu'en soufflant dessus on la ferait s'envoler. Elle s'avance. Elle ne se gêne pas trop. Pas autant que nous autres les embougnés en tout cas. Elle y a de son couplet. On applaudit S'offre aussi à l'attention de l'assemblée son frère, un violoneux. Il râcle deux minutes et puis c'est déjà fini. On applaudit encore une fois. Car l'on n'est pas là pour juger les courageux qui osent. Nous on se tait. Bien contents déjà que les adultes n'insistent pas et qu'ils proposent maintenant de distribuer les cadeaux.

Les cadeaux, les cadeaux, les cadeaux ! Et effectivement la grand-mère maintenant offre ce qui revient à chacun pris sur le tas qui est sous le sapin. On ouvre. On s'extasie, plus ou moins. C'est que déjà on est devenu difficile, et que c'est peut-être moindre que ce que l'on attendait. Et puis d'ailleurs, combien de temps ces nouveaux objets sauront-ils nous retenir ? Il y aurait eu ici un Tintin que l'on n'ait pas que ce n'en serait que mieux ! Ce ne fut pas.

Et voilà. C'était intense certes, on était tous serrés les uns contre les autres, à ne plus pouvoir souffler, raison pour laquelle on a ouvert la porte du corridor, mais c'est déjà fini. Et maintenant l'assemblée se dissout pour passer à la cuisine et investir aussitôt la salle à manger, la belle chambre qu'on la nomme, pour y prendre le thé. On est en fin d'après-midi. Le grand-père et l'oncle ont déjà quitté l'assemblée, se sont changés et on entend bientôt battre la porte métallique qui sépare le corridor de la grange. Il y seront à gouverner, puis bientôt à commencer à traire à l'écurie voisine. C'est que l'après-midi s'étire et que les participants pensent déjà à rentrer à la maison.

Moi de même, qui reste pourtant encore un peu. Et puis départ. Et s'il a neigé une partie de l'après-midi, maintenant c'est très calme. Pas de bruit, à peine ses pas dans la neige. On marche dans celle-ci déjà tassée par place, plus encore autour de l'église, à cause que des clients du bistrot sont passés par là tantôt. Je rentre donc seul là-bas, chez nous, maison à côté du collège. Je passe près de l'église. Et là, un peu cachée dans la neige mais néanmoins avec un reflet d'argent, ce qui me semble être, Ô miracle, une pièce de monnaie. Je me baisse, je prends le cher objet, c'en est une de 2.- La fortune, quoi. Je m'imagine alors déjà ce que je pourrai en faire ces prochains jours. Peut-être acheter quatre Artima au kiosque du Pont. C'est possible. C'est même quasiment certain !

Mon jouet sous le bras, la pièce dans ma poche, mon bonnet sur la tête, je suis l'enfant le plus heureux du monde.

Profite, profite, ce ne sera pas toujours pareil. Et puis demain, mon pauvre, ce ne sera déjà plus Noël !